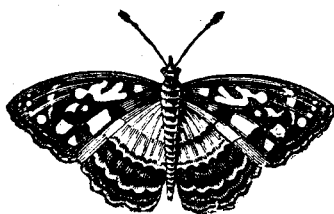


Ce Journal paraît les mardis et samedis. Le prix de l'abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, et 20 fr. pour l'année. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, chez M. Gœury, au Cabinet littéraire, place des Célestins, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez MM. Louis Babeuf, rue Saint-Dominique n° 2; Baron, libraire, rue Clermont, n. 5; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie, n° 5; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



Journal des Dames,

des Salons, des Arts, de la Littérature, des Théâtres, et des Modes,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ

D'HOMMES DU MONDE, D'ARTISTES ET DE GENS DE LETTRES.

Plusieurs personnes nous ayant témoigné le désir de trouver dans notre Feuille, comme dans certains journaux de la capitale, un article *Éphémérides*, nous nous sommes empressés de céder à ce vœu, et à l'avenir chacun de nos numéros contiendra, avec plus ou moins de détails, suivant l'importance du sujet, un trait honorable ou célèbre emprunté à notre histoire contemporaine.

ÉPHÉMÉRIDES. — (7 AOUT 1796.)

PRISE DE VÉRONE.

Après la bataille de Castiglione, livrée le 5 août 1796, où l'armée autrichienne fut mise dans une déroute complète, ses débris fuirent au delà du Mincio, où ils comptaient pouvoir se maintenir; mais Augereau les chassa de Peschiera, et Masséna de Borghetto. *Napoléon* marcha avec la division Serrurier sur *Vérone*, où il arriva le 7 dans la nuit. Le général autrichien Wurmser en avait fait fermer les portes, afin d'avoir le temps de faire filer ses bagages; mais elles furent enfoncées à coups de canon, et l'on s'empara de la ville, où les Autrichiens éprouvèrent de grandes pertes. Wurmser voulut alors conserver les positions de Montebaldo et de la Roca d'Anfa; Masséna et Saint-Hilaire l'en chassèrent, lui firent encore beaucoup de prisonniers, et le forcèrent à brûler sa flotille. Après la perte de deux batailles comme celles de Lonado et de Castiglione, Wurmser dut comprendre qu'il ne pouvait plus disputer ce qu'il convenait aux Français d'occuper :

il se retira à Rovérédo et à Trente. Il avait, il est vrai, ravitaillé la garnison de Mantoue, il en avait retiré les brigades de Rocca-Vina et de Wukassowich, mais il ne ramenait que la moitié de sa belle armée; du reste, rien ne saurait être comparable au découragement et à la démoralisation de cette armée, si ce n'est l'extrême confiance dont elle était animée au commencement de la campagne. *Dans les combats livrés du 29 juillet au 12 août, l'armée française avait fait quinze mille prisonniers, pris soixante-dix pièces de canon et neuf drapeaux, et tué ou blessé vingt-cinq mille hommes; sa perte n'avait été que de sept mille hommes.*

LES FEMMES.

La nature et la société donnent aux femmes une grande habitude de souffrir, et l'on ne saurait nier, ce me semble, que de nos jours elles valent, en général, mieux que les hommes. Dans une époque où le mal universel est l'égoïsme, les hommes, auxquels tous les intérêts positifs se rapportent, doivent avoir moins de générosité, moins de sensibilité que les femmes; elles ne tiennent à la vie que par les liens du cœur, et, lorsqu'elles s'égarent, c'est encore par un sentiment qu'elles sont entraînées : leur personnalité est toujours à deux, tandis que celle de l'homme n'a que lui-même pour but. On leur rend hommage par les affections qu'elles inspirent, mais celles

quelles accordent sont presque toujours des sacrifices. La plus belle des vertus, le dévouement, est leur jouissance et leur destinée; nul bonheur ne peut exister pour elles que par le reflet de la gloire et des prospérités d'un autre; enfin, vivre hors de soi-même, soit par les idées, soit par les sentiments, soit surtout par les vertus, donne à l'âme des femmes un sentiment habituel d'élévation.

Dans les pays où les hommes sont appelés par les institutions politiques à exercer toutes les vertus militaires et civiles qu'inspire l'amour de la patrie, ils reprennent la supériorité qui leur appartient, ils rentrent avec éclat dans leurs droits de maîtres du monde; mais lorsqu'ils sont condamnés de quelque manière à l'oisiveté ou à la servitude, ils tombent d'autant plus bas qu'ils doivent s'élever plus haut. La destinée des femmes reste toujours la même, c'est leur âme seule qui la fait; les circonstances politiques n'y influent en rien. Lorsque les hommes ne savent pas, ou ne peuvent pas employer dignement et noblement leur vie, la nature se venge sur eux des dons mêmes qu'ils en ont reçus. L'activité du corps ne sert plus qu'à la paresse de l'esprit: la force de l'âme devient de la rudesse, et le jour se passe dans des exercices et des amusements vulgaires, les chevaux, la chasse, les festins, qui conviendraient comme délassement, mais qui abrutissent comme occupation. Pendant ce temps, les femmes cultivent leur esprit, et le sentiment et la rêverie conservent dans leur âme l'image de tout ce qui est noble et beau.

L'AUTRICHE.

Qu'importe qu'au tripot de sa diplomatie
Bornant ses arts, sa gloire et ses ambitions,
L'Autriche ait vu toujours de sa ville noircie
Se détourner les pas des libres nations?

Elle brille! elle oppose à notre impéritie
Ancône ouvrant ses forts à ses blancs bataillons,
Le Polonais pendu, la Belgique amincie,
Et son roi Méternich régnant sur des baillons;

Elle oppose au Kremlin, à Pétersbourg géante,
A Stamboul la lascive, à Paris la savante,
A l'Allambra mauresque, à Murcie, à Léon,

A Rome la caduque, aux jeunes Amériques,
A la Grèce pavée en monuments antiques,
Une pierre et trois mots... *Ci git Napoléon!!!*

DELACROIX.

Exposition

D'UN TABLEAU DE M. BLANCHARD (1).

Oh non! celui-là n'est point artiste, qui n'a jamais quitté son pays!

Languir sous un ciel brumeux, se lasser d'un soleil voilé et intermittent, se plaindre d'un horizon étroit, sentir en soi de vagues désirs de gloire, avoir soif d'un autre air, d'un autre soleil, rêver l'Italie et ses prodiges,

se grandir l'âme à toutes ces pensées, puis un matin se lever enthousiaste, laisser là parents et patrie, bien-être du foyer paternel et douces habitudes d'amour et d'amitié, partir pour Rome à pied et la bourse légère: voilà ce qu'on appelle se deviner artiste! c'est le prélude du talent, c'est le coup-d'état du génie. Ainsi ont fait plusieurs de nos artistes de renom; ainsi les Bonnefond, les Guindrand, les Gleyre, les Cornut sont allés s'inspirer devant les sites du Tibre et de l'Arno, sous ce ciel où il y a tant de capricieux reflets, tant de soleil et d'azur. L'Italie nous les rend ensuite comme une bonne nourrice rend à la mère son enfant frais et fort, et marchant sans lisières.

Puis, quelle joie n'est-ce pas pour l'artiste, lorsqu'il a, comme un lutteur, mesuré ses forces, de pouvoir faire jouir sa ville natale de ses productions, de l'initier à la confiance de ses progrès. Oh! comme le cœur lui bat d'orgueil, alors qu'il contemple son œuvre achevée et prêt à partir pour la France, cette terre de souvenirs, pour la cité où il a laissé tant d'amis et de compagnons d'études. Voilà ce que l'élève de Gros, ce que M. Blanchard a dû ressentir, lorsqu'au milieu des prestiges de l'Italie, il s'est ressouvenu de Lyon et qu'il nous a adressé le dernier tableau échappé à son pinceau. Nous venons de le voir, et chacun le pourra comme nous, grâce à l'obligeance de M. Fontaine, ami de M. Blanchard, et artiste de mérite comme lui. Le sujet de cette composition est une Érigone mollement étendue sur une peau de panthère et cueillant un raisin que rapproche de ses lèvres un amour suspendu à un pampre. C'est là un bien pauvre sujet, il faut en convenir. La mythologie est usée, passée et trépassée. Allons, Monsieur Blanchard, sortez des habitudes classiques de l'atelier, laissez la vieille école avec sa poudre et ses bergères, ses zéphyrs et ses faunes: Dorat et Demoustier ne sont plus de ce siècle. Faites-nous de l'histoire. L'Italie n'a-t-elle pas des mœurs à elle? peignez-nous-les; animez-nous ses ruines pleines de souvenirs grandioses. En attendant, acceptons votre œuvre tel quel, et rendons-lui justice pour les brillantes qualités qui s'y font remarquer. La figure de votre Érigone est d'une belle couleur; sa tête exprime bien une voluptueuse mollesse, sa main gauche est traitée de manière à faire honneur à un grand maître. A l'exception de la jambe gauche, qui accuse un peu de raideur dans le dessin, vos contours sont vrais et pleins de grâces. Votre tableau aurait enfin plus d'effet, si le paysage était plus soigné, la perspective aérienne plus sentie; les arbres du second plan sont mesquinement étudiés et nuisent à l'ensemble. Travaillez, Monsieur Blanchard, étudiez les grands maîtres, et fournissez-nous l'occasion de revoir, avec vos tableaux, les remarquables études de votre ami M. Fontaine.... A vous deux, merci!

Un Papillon.

Papillon, qui de ma fenêtre
Froles la vitre à petit bruit,
Voici le soir, chez moi pénètre,
Sois mon hôte pour cette nuit.

(1) Chez M. Fontaine, place Saint-Pierre, n° 23.

Imprudent ! si loin du village
Oses-tu bien t'aventurer ?...
Sans doute en ta course volage
L'amour se plut à t'égarer.

Les zéphyrs n'ont-ils plus d'haleine ?
Les vallons n'ont-ils plus d'été ?
Fuis-tu le calme de la plaine
Pour les rumeurs de la cité ?

Insensé ! tu risques tes ailes,
Tes ailes aux tendres couleurs ;
Ainsi se flétrissent comme elles
Nos plaisirs, nos vœux et nos fleurs.

J'ai pitié du sort où t'expose
Ta naïve légèreté,
Et je te sais plus d'une rose
Cachée au sein de la cité.

Elles t'offrent un avantage
Que n'ont pas les roses des champs ;
Comme elles vivent davantage
Tu seras heureux plus long-temps.

Mais si je te glisse auprès d'elles,
Tache de charmer leur loisir,
Porte sur tes brillantes ailes
Et le caprice et le plaisir.

Tu verras de près bien des charmes,
Et pour rosée à ton réveil
Tu sentiras perler des larmes ;
Un souris sera ton soleil !

Toi qui pour tombe aimes les roses,
Je te promets cet heureux sort,
Sur le beau front où tu te poses
Il est doux de trouver la mort.

Léon BOITEL.

CHRONIQUES LYONNAISES.

Plusieurs journaux de Paris ayant annoncé que le choléra s'était déclaré à Lyon, nous croyons devoir démentir cette triste nouvelle n'ayant pour fondement qu'une lettre insérée dans la *Gazette médicale* par un médecin de notre ville, qui a reconnu, ou peut-être cru reconnaître, il y a quinze jours, les symptômes du fléau asiatique chez une femme de soixante-trois ans, décédée à l'hôpital par suite d'un bain imprudemment pris. Des renseignements positifs attestent que depuis cet accident aucune nouvelle observation n'a pu donner d'inquiétude sur l'invasion de l'horrible épidémie, qui, du reste, décroît généralement aujourd'hui dans toutes les localités qu'elle a frappées. Ce qui pourrait encore nous laisser l'espérance de ne pas la voir sévir dans nos murs.

— Jeudi dernier un violent incendie a éclaté à Saint-Rambert, dans la fabrique de colle-forte et de vitriol appartenant à MM. Jacques et Lithiée. Tous les habitants ont rivalisé de zèle dans cette déplorable circonstance. Le 23^e régiment de ligne et les sapeurs du 3^e régiment du génie se sont portés avec rapidité sur le théâtre de l'incendie, et ont joint leurs courageux efforts à ceux des travailleurs. Malheureusement tous ces efforts ont été infructueux, et la fabrique a été entièrement consumée. On n'a, grâce à Dieu, à déplorer la mort de personne.

On cite parmi les citoyens qui se sont distingués dans cette occasion, M. le docteur Traber, de Lyon, M. Diano, capitaine de la garde nationale de Saint-Rambert ; et, parmi les militaires : MM. Bonchard, capitaine ; Adrien, adjudant-major ; Duclaux, sous-lieutenant ; Langelot, caporal ; Allombert et Chassagne, soldats, et Dienné, tambour. M. le lieutenant-général Delort, juste appréciateur de tout ce qui est bien, se propose de solliciter du ministre pour ces braves les encouragements que mérite leur belle conduite.

— Depuis quelques jours, et particulièrement dimanche soir, des rassemblements nombreux se sont formés dans le clos Casati, mais sont restés jusqu'ici inoffensifs. Craignant sans doute qu'ils ne puissent plus tard devenir dangereux pour la tranquillité publique, M. le Maire vient de publier une ordonnance qui défend toute réunion d'ouvriers ou autres personnes dans le susdit clos, et ordonne que si des groupes se formaient malgré cette défense, ils soient à l'instant dispersés, conformément à la loi. Il est pénible d'arriver à de semblables mesures, mais le premier besoin de notre industrielle cité, c'est le calme physique et l'harmonie parfaite entre toutes les classes de citoyens.

— Le conseil municipal a, sur la demande de M. le Maire, mis à la disposition de ce magistrat une somme de six mille francs, destinée à la fondation d'une *salle d'asyle modèle*. Déjà depuis le commencement de l'année, quelques essais avaient été faits dans ce genre par des dames aussi éclairées que charitables. Un *asyle* avait été ouvert aux enfants malheureux ou abandonnés, et en dernier lieu, cet asyle en contenait quatre-vingts. Vingt-cinq nouveaux sont déjà inscrits pour participer aux bienfaits de l'institution.

Une réunion a eu lieu mardi dernier à la Préfecture, pour organiser un comité définitif, chargé d'administrer et de surveiller cet admirable établissement. Ce comité, nommé au scrutin par toutes les dames bienfaites de l'œuvre, se compose de Mesdames de Gasparin, Prunelle, Martin-Paschoud, Bourrit, Tansard, Evesque, Catelin, Granger, Teillard, Camille Rey, Verdun, Elysée de Villas, Faye, de La Hante et Etienne Gauthier.

Sous une protection aussi active et aussi éclairée, le nouvel établissement ne peut que porter les fruits qu'on en attend, et dédommager par là ses nobles fondatrices des soins généreux qu'elles auront bien voulu lui prodiguer.

— M. Varenard, procureur du roi, vient d'être nommé conseiller à la cour royale de Lyon, en remplacement de M. Dugueyt, décédé. Il est remplacé au parquet par M. Chégaray, substitut de M. le Procureur-général.

— Un concert fort remarquable aura lieu dimanche dans la salle de la Bourse. On y entendra MM. *Richelini* et *Schriwaneck*, artistes dont la réputation est faite depuis long-temps, ainsi qu'une grande partie de nos plus habiles instrumentistes. Pendant la clôture de notre Grand-Théâtre, un pareil concert est une bonne fortune pour les amateurs de musique, et nous nous faisons un plaisir de le signaler aux dames, qui sont toujours le plus bel ornement d'une réunion de cette nature.

— Brunet, l'excellent comédien Brunet, le comique par excellence, l'artiste qui fit si long-temps les délices du théâtre des Variétés, l'artiste qui a poussé au théâtre le naturel aussi loin qu'il peut aller, Brunet est à Lyon. Nous le verrons cette semaine dans quelques-uns de ces rôles auxquels il a su donner un cachet si original, et cependant si vrai. Voilà de quoi ramener la foule au théâtre: quel est le Lyonnais qui, n'ayant pas vu Brunet, ne sera pas curieux de le voir? quel est celui qui, le connaissant déjà, ne sera pas enchanté de le retrouver, comme on retrouve l'ancien ami dont on a gardé un bon souvenir?

Brunet, comme acteur, est un homme d'un grand mérite; mais il est mieux encore pour ceux qui ont eu avec lui des relations plus intimes que celles du théâtre: c'est un citoyen recommandable sous tous les rapports, et nous pourrions citer de lui des traits de désintéressement et de probité scrupuleuse qu'on ne trouverait pas toujours dans le monde; et si ce brave et digne comédien ne jouit pas aujourd'hui d'une grande fortune, fruit légitime de ses longs travaux, le motif qui la lui a fait sacrifier volontairement, est trop honorable pour ne pas lui servir de nouveau titre à l'intérêt et à la bienveillance du public lyonnais, qui a toujours su apprécier les vertus autant que le talent.

— Nous avons l'intention d'examiner aujourd'hui la question si importante de nos théâtres, mais les renseignements que nous avons pu recueillir sur cette affaire nous étant parvenus trop tard, nous nous voyons avec peine obligés de les renvoyer à notre prochain numéro.

— C'est aujourd'hui qu'a lieu l'ouverture du salon consacré par M. Jacquand à l'exposition des tableaux modernes de nos artistes. Ce salon sera, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, situé rue Saint-Côme, n° 10, au 3^e, et les amateurs y seront admis gratuitement sur billets d'entrée délivrés par le propriétaire. Nous reviendrons plus tard sur une entreprise aussi utile aux beaux arts.

Logogriphe.

Aux amants des neuf sœurs je dois mon existence;
De deux mots combinés on a formé mon nom;
Obscur et méconnu, je suis sans consistance,
Et je n'ai bien souvent sans l'aveu d'Apollon.
N'importe, il est des gens à qui je fais sans cesse

Passer d'agréables moments,

Que j'occupe et que j'intéresse

Au point d'être l'objet de leurs amusements.

Déjà, lecteur, tu me connais sans doute;

D'en dire davantage il serait superflu;

Prends, pour t'en assurer, d'ailleurs une autre route.

Décompose les pieds de mon individu:

Ils t'offriront d'abord un fleuve d'Italie;

Ce que doit bien savoir un enfant de Thalie;

Un oiseau domestique; un petit animal

Qui dans les champs fait bien du mal;

Un des plus beaux attrait qu'offre à nos yeux la femme,

Une fête indécente, infame;

Un métal qui perdit les Grecs et les Romains,

Et qui fera toujours le malheur des humains;

Le titre pompeux d'un monarque

Que ne respecte point la parque;



Ce qui, du soleil et du temps
Règle le cours et les instants;
De la cuisine un ustensile;
Des francs-maçons l'impénétrable asyle;
Un noble sentiment qui, dans tous les états,
Devrait toujours guider l'homme et les potentats;
Un oiseau babillard et de qui le plumage
Offre du demi-deuil une parfaite image;
Un grain de peu de conséquence;
Une rivière de la France,
Dont les bords riaux, enchanteurs,
Flattent les yeux et séduisent les cœurs;
Enfin, un monstre abominable,
Tel que nous le dépeint la Fable.

BIBLIOGRAPHIE.

RYMES.

DE GENTILE ET VERTVEVSE DAME.

D. PERNETTE DV GVILLET, LYONNOISE,

CONTEMPORAINE DE LOUISE LABÉ.

Un volume in-8° cartonné, orné d'un *fac simile* de l'édition de Jean de Tournes (Lyon 1545).

Cet ouvrage n'a été tiré qu'à cent exemplaires, numérotés.



Le texte, revu avec le plus grand soin, est accompagné d'une notice, de notes et d'un glossaire.

PAIX :

Papier ordinaire. 10 fr.

Grand papier. . . 20

Tous les poètes qui charmaient les loisirs de nos pères ne nous sont pas connus; les érudits cherchent encore les œuvres de plus d'un écrivain qui jouissait jadis d'une juste célébrité: tel a été long-temps le sort de ces *Rymes* dont on vient de publier une édition. Le texte en a été soigneusement corrigé sur deux exemplaires imprimés du vivant de l'auteur, les seuls peut-être qui existent, et qui ont été récemment découverts.

La langue de Marot ne saurait déplaire surtout dans la bouche d'une *gentile et vertueuse dame, toute spirituelle et très chaste, laquelle a vescu en grand renom de tout meslé savoir, et s'est illustrée par dortes et éminentes poésies, pleines d'excellence de toutes grâces.* (Guillaume Paradin).

A LYON, CHEZ LOUIS PERRIN, IMPRIMEUR,

GRANDE RUE MERCIÈRE, N. 49;

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Vente par actions de 50 centimes de la belle campagne de Saint-Leu près Hesdin (Pas-de-Calais), d'une valeur de 100,000 fr., y compris les frais d'enregistrement, d'acte notarié, etc. et 180 lots auxquels il est accordé des primes.

Cette propriété consiste en une belle et vaste maison d'habitation pouvant se diviser en deux superbes habitations distinctes, avec terrasse, jardins anglais et potager, pompe, puits artésien, bois d'agrément, pâture plantée de mille arbres.

Plus, ONZE MAISONS à location ayant chacune un jardin.

Cette belle propriété est mise en vente par action de 50 centimes qui se distribuent chez M. Chapeau, rue des Célestins, n° 6, à Lyon.